

La Duvalière

Un alligator nommé Rosa de Marie-Célie Agnant.
Remue-ménage, 239 p.

Ching Selao

Number 221, July–August 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16883ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Selao, C. (2008). La Duvalière / *Un alligator nommé Rosa* de Marie-Célie Agnant. Remue-ménage, 239 p. *Spirale*, (221), 41–42.

La Duvalière

UN ALLIGATOR NOMMÉ ROSA de Marie-Célie Agnant

Remue-ménage, 239 p.

par CHING SELAO

Les écrivains d'origine haïtienne ne sont pas étrangers aux lecteurs québécois, habitués à voir Dany Laferrière intervenir dans diverses émissions culturelles (en rédigeant ces lignes, j'apprends qu'il est devenu « un écrivain japonais » et, comme pour le prouver, en réponse à quelques mots japonais lancés par Marie-France Bazzo pour clore l'entretien, il étire au maximum l'épicanthus de ses yeux devant une animatrice qui rit mais qui, à cet instant précis, rit un peu jaune...), à lire Stanley Péan dans *Le libraire*, à panser quelques blessures par la poésie de Joël Des Rosiers et à regretter le décès d'Émile Ollivier, parti soudainement en 2002, laissant derrière lui une œuvre importante et des lecteurs en attente d'un autre roman à venir. Ce même lectorat réalisera peut-être que si les femmes ou la métaphore féminine sont très présentes dans les textes de ces écrivains — du « goût des jeunes filles » de Laferrière à la « femme muette » de Gérard Étienne, en passant par la « mère-solitude » d'Ollivier —, il ne connaît que peu ou pas du tout les femmes originaires d'Haïti qui écrivent, vivent et publient ici. Marie-Célie Agnant compte parmi ces femmes, moins nombreuses, certes, et surtout moins médiatisées que leurs compatriotes masculins.

Auteure de poèmes, de romans, de livres de jeunesse et d'un recueil de nouvelles intitulé *Le silence comme le sang*, finaliste du prix du Gouverneur général, Agnant a elle-même déjà confié son sentiment de double marginalisation au sein de la sphère littéraire québécoise : méconnue de la critique journalistique, elle a également avoué se sentir ignorée, voire « exclue » de la communauté littéraire haïtienne, majoritairement composée d'hommes peu ou pas intéressés par ses livres. Les livres d'Agnant sont pourtant loin d'être dénués d'intérêt et, comme l'œuvre de nombreux écrivains d'origine haïtienne, ses écrits sont hantés par l'ex-île, la terre natale quittée mais qui n'a cessé de les suivre dans l'exil, trahissant ce « deuil impossible

nécessaire » — pour reprendre le titre du très bel essai de Nicolas Lévesque — d'une perte à la fois inconsolable et riche d'inspirations.

Exil et ex-île

Placés sous le signe de l'exil et de l'ex-île, les romans d'Agnant privilégient les figures féminines, sans toutefois tomber dans un discours rassurant de solidarité inconditionnelle entre femmes. Les lecteurs, et peut-être davantage les lectrices, lui sauront gré de mettre en scène des femmes noires qui ne sont pas qu'objets de désir ou de mépris mais sujets d'énonciation et de dénonciations, parfois victimes, d'autres fois bourreaux. Bien que l'auteure ait publié plusieurs livres pour les jeunes, il ne faudrait pas se laisser abuser par le titre de son dernier roman, *Un alligator nommé Rosa*, résolument pour adultes. Après la « migrance » des femmes âgées haïtiennes dans *La dot de Sara* et la « malédiction » des femmes à la « peau bleue » dans *Le livre d'Emma*, Agnant offre ici le portrait d'une femme tyran, devenue obèse et paralysée, et dont l'appétit insatiable est à la mesure de sa cruauté désormais impuissante. Si dans *La dot de Sara*, Man Mia est accusée par sa petite-fille, sur un ton de reproche plein d'affection, d'être une « tantine macoute » et sa « gendarmette » attirée, l'image de la femme macoute dans *Un alligator nommé Rosa* n'a rien d'une blague ni d'une métaphore et permet d'aborder un pan de l'histoire moins connu du grand public, celui des reines-choches et des filles-lalos de la dictature des Duvalier.

Ancienne reine-choche, le grade juste après celui de Chef suprême qui permettrait tous les plaisirs et tous les vices, Rosa Bosquet aurait sur la conscience — si seulement le mot « conscience » avait un sens pour elle — la mort, la folie et le désespoir d'un nombre incalculable de personnes. Deux personnages du roman sont victimes de ses meurtres : Antoine, témoin dès son jeune âge de la mort de sa famille et devenu infirmier pour mieux se rapprocher de la reine

déchue, et Laura, nièce de Rosa ayant longtemps cru que ses parents l'avaient abandonnée pour partir aux « Zétazunis » et qui, depuis, meurt un peu chaque jour auprès de sa « tante ». Tous deux orphelins, seuls au monde, avec pour seule arme la douleur et le ressentiment qui l'accompagne, Antoine et Laura incarnent au mieux les sentiments ambivalents des survivants de la dictature duvalériste, perdus entre le désir de justice

essais de me berner, je voudrais, même pour un bref instant, essayer de faire mien ton mensonge : tu n'y étais pour rien, c'est à cause de cette clique, de ces hommes, tous ces dangereux minables avec qui tu buvais, mangeais, forniquais, que, petit à petit, tu t'es transformée toi aussi en chacal sanguinaire. » L'attente des aveux sera vaine ; les explications ne viendront pas.

Les livres d'Agnant sont pourtant loin d'être dénués d'intérêt et comme l'œuvre de nombreux écrivains d'origine haïtienne, ses écrits sont hantés par l'ex-île, la terre natale quittée mais qui n'a cessé de les suivre dans l'exil, trahissant ce « deuil impossible nécessaire »

et la soif de vengeance, déchirés entre le statut de victime et le rôle de bourreau qui sommeille en eux.

Toute la vie d'Antoine a été hantée par la recherche de Rosa, qu'il retrouve dans une région du sud de la France, où sa présence grotesque contraste avec la beauté de ce lieu d'exil, coincé entre la mer et la montagne, et qui n'est pas sans évoquer son île. Mais une fois devant elle, que peut-il contre Rosa qui, telle une bête, refuse de parler mais ne fait que hurler le même son ? Que peut Antoine devant cette meurtrière au nom de fleur que la France, pays des Droits de l'Homme, a accueillie à bras ouverts ? Comment, après quarante ans de tortures mentales et de sacrifices pour retrouver Rosa, affronter son silence implacable, son « silence comme le sang », pour emprunter le titre d'un recueil d'Agnant ? Tandis qu'il espérait des aveux et des remords, voire du déni de la « reine cannibale », Antoine ne rencontre que mépris et indifférence. « Face à ton lit, ici même, je continue à souhaiter que tu mentes, Rosa, que tu essaies, allez savoir pourquoi, par besoin, sans nul doute, de croire en une sorte d'angélisme féminin, je voudrais que tu

Porté par sa douleur aveuglante, Antoine dérive vers la folie, il sombre dans le désir de tuer Rosa, de la torturer, mais ne deviendrait-il pas, en assouvissant cette envie de l'étouffer avec toute cette nourriture dont elle s'empiffre comme pour combler le grand vide laissé par la perte du pouvoir, l'image même de celle qu'il déteste ? L'image de tous les tyrans d'hier et d'aujourd'hui contre qui il nourrit une haine sans borne ? « Je ne suis pas un héros, marmonne Antoine, je ne veux pas être un héros, mais comment faire pour ne pas devenir un assassin ? » Cette question lancinante le plonge dans le désarroi, entre raison et déraison, entre vie et mort.

Fiction et transmission

Antoine, engagé comme infirmier mais aussi comme homme de lettres qui doit aider Rosa à écrire ses mémoires, se réfugie dans l'écriture pour lutter contre le désir de tuer l'ancienne dictatrice et pour combattre cet autre désir, parfois plus fort que le premier, se suicider, se laisser engloutir par l'océan. « Anesthésié, figé dans la folie, Antoine n'a dans les tympans que le crissement de son

stylo sur les feuilles qu'il s'est remis à remplir avec fureur, avec passion. » Les mots arriveront à le venger un peu, à le calmer par moments, mais jusqu'où peuvent-ils aller devant l'inhumanité? Car les mots n'atteignent que ceux et celles qui veulent bien les recevoir. Alors qu'il souhaiterait « flageller » Rosa, percer son cœur par ses paroles répétitives, celles-ci ne font que frapper un mur corporel impénétrable qui lui renvoie au visage son impuissance.

Dans ses moments de délire où il n'est plus « qu'une enveloppe saturée de folie », Antoine, qui a pourtant toujours été près des mots, de la littérature, n'arrive plus à s'exprimer autrement que par la rage. Indifférent à l'indifférence de Rosa, il parle sans cesse, comme si à parler autant, à crier et à l'insulter, il tentait, sans jamais y arriver, de trouver les mots justes qui trahiraient son désespoir. Dire l'indicible

de sa douleur, décrire la « furie bestiale et sanguinaire » de l'ancienne reine-choche, « oublier ce qui ne s'oublie pas », « comprendre l'incompréhensible », voilà autant de défis qui s'imposent à Antoine, de même qu'à Laura, elle qui, contrairement à son nouvel ami, parle peu, ayant été interdite de parole dès son enfance. «... elle a quinze ans, puis douze, dix, huit ans... constamment réprimandée, sévèrement punie par Rosa pour des vétilles, qui, toutes sont reliées à la parole... Mots de trop, mots en trop, mots mal choisis, interdits, mots secrets, avalés, ravalés, enterrés. [...] Comment guérir de la parole bannie? ». Depuis toujours, donc, Laura a appris à survivre dans la douleur des mots, dans le silence de ses maux, à n'être plus « qu'un corps qui depuis longtemps ne contient que la nuit ».

« La vie est là, mais Antoine et Laura n'y sont pas », cette phrase, belle et

brève, résume à merveille tout ce qu'il y a à savoir sur ces deux êtres qui réussiront tout de même, au terme du roman, à retrouver le chemin de la vie, leur rencontre ayant permis à l'un de se libérer de sa rancœur et à l'autre, de sortir de son mutisme. À défaut d'atteindre Rosa, les mots d'Antoine ont été accueillis par Laura qui, d'abord agacée, s'est ensuite mise à parler à son tour, à partager son histoire dans un élan de vie; raconter, renouer avec la parole, c'est déjà faire reculer la mort un peu plus chaque jour. Quant à Rosa, elle sera punie, certainement, mais non pas par les mille et un moyens imaginés et rêvés par nos deux héros qui n'en sont pas. Pour celle dont l'humanité est morte dans les bras du régime duvaliériste, pour ce personnage terrifiant autrefois adulé par les fillettes-lalos mais sourdement haï par sa nièce, la mort ne saurait être un châtement, puisque « donner la mort », expression qu'em-

plioie souvent Laura, serait dans ce cas-ci un véritable don.

Avec ce roman, Marie-Célie Agnant nous entraîne à nouveau dans un imaginaire de douleurs indicibles qu'elle tente de mettre en mots. À la toute fin de l'ouvrage, l'auteure précise que « ce livre n'est qu'une fiction et aucune fiction ne peut prétendre donner la mesure de l'horreur duvaliériste », ce à quoi d'aucuns seraient tentés de répondre qu'une fiction bien ficelée, à la fois violente et sensible, peut parfois mieux transmettre les atrocités de l'histoire qu'un documentaire ou des articles de journaux. Car s'il est vrai que l'écriture, comme le rappelait Patrick Chamoiseau dans son magistral *Texaco* « goncourisé » en 1992, « transforme en indécance les indicibles de la parole », la fiction, devant certaines douleurs et certaines horreurs, est aussi obscène que nécessaire. ●

Louis Fortier, *Déroutes quotidiennes*, cire colorée (vue partielle de l'installation), Œil de Poisson, Québec (2006). Photo : Yan Binet

Photo : Louis Fortier

